

LE CHANT DU PAON

Quelques semaines auparavant, les passants qui traversaient la place devant l'hôtel de ville levaient la tête pour voir briller l'étoile au sommet du sapin. Mais il n'y avait plus ni sapin ni étoile, et les passants baissaient désormais les yeux pour veiller à ne pas marcher dans la boue. C'était tout ce qui restait de la neige ; les guirlandes avaient fondu avec elle ; du faste de Versailles ne demeurait que le château, qui vomissait aux alentours les lumières de mille Noël. Mais le Soleil lui-même ne réchauffe pas tous les recoins de l'univers, et dans les artères du quartier Jussieu, obscur et froid comme Pluton, une calèche transportait une voyageuse, seule, qu'on pouvait croire échouée d'une autre planète.

Le cocher stoppa ses chevaux devant une grille, déposa la passagère et repartit en direction de rues plus lumineuses, attiré comme un moustique par une lanterne. Un lampadaire éclairait d'un halo rachitique une cloche, que la femme sonna. Il semblait le dernier écho, évanescent, agonisant, des fêtes de fin d'année. Un homme, petit, trapu, en chemise de nuit, sortit du néant derrière la grille et l'ouvrit. Il invita la voyageuse à entrer et à le suivre : de la masse sombre et uniforme dans laquelle ils avançaient surgit un bâtiment en briques. L'intendance. Ils pénétrèrent à l'intérieur.

— Vous devez être ...

— Miss Carla Terpe.

— C'est ça. Je vous attendais pas si tard.

— Je suis navrée, un incident indépendant de ma volonté a ...

— Vous formalisez pas pour ça ! — Il chercha les clés sur le présentoir et les lui tendit. — Tenez ! Chambre 324. Moi, je me lève tôt demain, faut que je retourne dormir, et vous devriez en faire autant.

— Comment suis-je censée me repérer, dans le noir ?

— Vous n'aviez qu'à pas venir si tard ! Mais c'est l'hiver, j'vous l'accorde, alors vous pouvez prendre ça. — Il alluma une lampe à huile et la lui brandit. — En sortant, c'est à droite, et encore à droite, vous pourrez pas la manquer !

Elle la manqua. Fit demi-tour, et trouva enfin la résidence. Une Habitation à Bon Marché. Beaucoup de majuscules pour un endroit si étriqué, où l'on s'imaginait que le lit

allait céder sous la pression des deux cloisons entre lesquelles il était placé. Mais enfin il y avait un lit. Carla s'y allongea tout habillée et s'endormit sans même éteindre la lampe.

Ce n'est pas un coq qui la réveilla, mais le cri d'un oiseau qu'elle ne reconnaissait pas, et qui lui fit se rendre compte qu'elle était réellement *ailleurs*. Elle demeura un peu assoupie, jusqu'à ce que les cloches de l'église ne surenchérissent dans le concours de sons qui venaient du dehors, si joyeuses qu'elle se crut à Pâques. Avait-elle dormi trois mois durant ? Mais non : elle ouvrit la fenêtre et c'était bien l'air frais, le soleil pâle de janvier. En contrebas, les jardiniers s'affairaient déjà : elle les rejoignit.

L'ensemble des jardins formait un grand carré, délimité sur trois côtés par des HBM, dont celui où elle logeait depuis la veille, et, sur le dernier côté, par l'église désormais muette. Les jardins eux-mêmes formaient de petits carrés au sein du grand, circonscrits par des clôtures. Carla se promenait entre eux, dans des allées que des panneaux en bois désignaient comme les rues d'une ville : « allée du muguet, des tulipes, des pétunias ». Un jardinier à l'œuvre, visage rouge, chapeau de paille sur le chef, l'interrompit dans sa découverte :

— Eh ! Qu'est'que vous faites dans vos habits du dimanche ?

— Ma foi, il est dimanche. — C'étaient les cloches de la messe. — Pas vrai ?

— Pour sûr, je voulais dire : qu'est'que vous faites toute endimanchée ?

La robe mauve de Carla contrastait avec le décor, et déjà ses bottines disparaissaient sous la poussière.

— C'est pas une tenue pour jardiner, insista-t-il.

— Je suis nouvelle.

— Ah ! Vous avez été voir le Roger ?

— Qui donc ?

— Le patron, le Roger. Faut qu'y vous fasse la visite.

— Où puis-je le trouver ?

— J'crois qu'y se dirigeait vers les orangers, au fond.

Carla remercia l'homme et suivit la direction indiquée pour retrouver le Roger – retrouver, et non rencontrer, car c'était celui qui l'avait accueillie la veille et dont elle connaissait désormais le nom. Ignorant toutefois si « le Roger » était la manière dont il se faisait appeler, ou un surnom donné par les jardiniers dans son dos, elle s'en tint à :

— Bonjour !

— Vous voilà pas levée trop tôt ! — Carla ne sut que répondre à cette phrase qui semblait la fusion de deux autres. — Vous avez bien dormi, au moins ?

— Ma foi, c'était convenable. Je me suis couchée tard ...

— Et moi alors ? Mais perdons pas de temps, venez que je vous fasse la visite !

La viste, Carla aurait pu la faire seule : il n'y avait pas de quoi se perdre dans ce carré où les murs coupaient l'horizon comme une main faisant obstacle à une fourmi, et où l'église était un point de repère aussi intangible que le Nord. En fait, le Roger tenait surtout à lui énoncer les règles, les Commandements du jardinage : interdiction de la consommation d'alcool, des feux et de la monoculture ; obligation de mêler jardin potager et jardin d'agrément. Tous les ans, les parcelles étaient inspectées, et les jardiniers qui avaient fait un mauvais travail devaient plier bagage.

— Cela arrive-t-il souvent ? demanda-t-elle.

— Une ou deux fois, chaque année. Mais on essaie de prévenir ces départs, par des avertissements. Vous faites pas de bile : tout ce que vous avez à faire, c'est cultiver votre jardin.

Carla sourit en pensant à Candide : le Roger l'avait sans doute cité sans le savoir. Il la quitta après lui avoir montré son carré, « allée des soucis », qui faisait face à son logement. Là elle pourrait faire pousser sa propre nourriture, subvenir à ses besoins, vivre enfin.

Mais il apparut vite que vivre, ça ne s'improvisait pas. Jardiner non plus : après plusieurs semaines, sa parcelle ne paraissait pas plus cultivée qu'à l'arrivée, si ce n'est moins. Certes, les frimas de février n'étaient pas ses meilleurs alliés, mais Carla ne parvenait pas à

faire pousser la moindre salade, la plus misérable tulipe. Elle ne demandait d'aide à personne ; personne ne se dévouait pour lui venir en aide.

Une femme âgée, solitaire, finit par s'y résoudre, un jour qu'elle repassa devant ce carré vide, aussi vide que si personne n'en était en charge. Carla s'y trouvait pourtant, agenouillée dans la terre, occupée à on ne sait quel vain bouturage.

— Vous vous en sortez ? fit la femme âgée.

Carla se tourna vers elle et la considéra un instant, puis, retournant à son occupation :

— Parfaitement, je vous remercie.

— Je me disais que vous pouviez avoir besoin de conseils, vous êtes nouvelle, après tout. — Pas de réponse. — Vous vous appelez comment ?

— Carla, fit-elle après une pause. Et vous ?

— Céleste. — Elle s'enhardit à pénétrer dans la parcelle. — Je ne sais pas quelles méthodes vous employez, vous devez venir de loin ... — Silence. — Pour ma part, je plante en suivant le cycle lunaire. Ça pourrait vous être utile.

— Je n'en suis pas certaine. La lune est inconstante : comment développer une culture durable avec elle ?

— Je ne comprends pas ...

Carla se releva et, ainsi que l'astre nocturne qui remodèle sa forme lorsqu'on détourne le regard, changea de rôle, passant de l'Indifférente à la Passionnée.

— « Madame », dit-elle, « je le jure pas cette lune sacrée, qui argente toutes ces cimes chargées de fruits ! » — Puis, faisant volte-face : — « Oh ! ne jure pas par la lune, l'inconstante lune, dont le disque change chaque mois, de peur que ton amour ne devienne aussi variable ! » — Nouvelle volte-face : — « Par quoi dois-je jurer ? » — Dernière volte-face : — « Ne jure pas du tout ; ou, si tu le veux, jure sur ton gracieux être, qui est le dieu de mon idolâtrie, et je te croirai. »

— J'ignore ce que tout ça signifie, dit Céleste en riant, mais je préfère vous voir ainsi.

— Il s'agit de *Roméo et Juliette*. La scène du balcon.

— Ah ! C'est amusant, j'essaie en ce moment même de faire pousser des roses William Shakespeare.

— Dans ce cas, je ne voudrais pas vous empêcher d'y retourner.

Carla s'était donnée en spectacle, et la représentation s'était achevée aussi brusquement qu'elle avait commencé. Subrepticement congédiée, Céleste tenta une dernière approche :

— Vous savez, ces vers m'en rappellent d'autres ; comment font-ils déjà ?

*« Le rayon de midi dans nos fraîcheurs s'émousse ;
La lune s'assoupit dans nos chambres de mousse ;
Les paons ouvrent leur queue éblouissante au fond
Des antres que nos fleurs et nos feuillages font ;
Plus d'une nymphe y songe, et dans nos perspectives
Parfois se laissent voir des nudités furtives ... »*

— D'où cela vient-il ? demanda Carla, subitement intéressée.

— De Victor Hugo. C'est un poème sur les jardins de Babylone. Les nôtres ne sont pas aussi fameux, ni ... luxuriants, mais il paraît qu'on peut y faire pousser n'importe quoi. C'est une histoire de micro-climat, je crois ...

— Et comment connaissez-vous ces vers ?

La poésie avait mis Carla en confiance. Céleste lui expliqua qu'elle avait été femme de chambre dans sa jeunesse, et que dans une de ses places, elle s'était liée avec un jeune homme épris de littérature, qui lui faisait scander des vers du matin jusqu'au soir. Puis Carla raconta son histoire à son tour : européenne née en Inde, elle avait quitté le pays pour venir s'installer ici. Pourquoi ? Céleste n'eut pas la réponse ce jour-là : son énigmatique interlocutrice emmenait toujours la discussion à quelque autre antipode, à William Blake ou à Rudyard Kipling. Lorsque Carla quitta sa parcelle, Céleste se rendit compte qu'elle n'avait pas pu dire un mot de jardinage. Elle rentra chez elle, accompagnée par le chant d'un paon, qui mangeait des fleurs au fond des jardins.

Il fallut du temps pour que Carla se dévoile. Afin de l'appivoiser, Céleste l'emmenait dans sa parcelle, et lui montrait tout ce qu'elle cultivait. Devant les pommes de terre : « Il n'y a pas plus simple, il suffit de les enfouir sous la paille. » Désignant une limace : « Ce sont des sales bêtes, mais je les éloigne des plantations en semant de la cendre. » Ou caressant une sorte d'orchidée mauve : « Je ne connais pas son nom, mais je n'en ai jamais vu nulle part ailleurs, c'est comme si elles ne pouvaient pousser qu'ici. »

En échange de cette compagnie, Carla révélait des bribes de son être : elle parlait français grâce à sa gouvernante, et disait avoir perdu toutes ses économies lors de son voyage de retour en Europe, ce pourquoi elle s'était arrêtée ici, avant d'avoir pu rejoindre l'Angleterre. Mais, si elle n'en avait pas les moyens, pourquoi avoir quitté l'Inde ? Elle finit par révéler, après nombre de réticences, qu'elle avait fui une secte d'assassins qui, sans qu'elle en sache la raison, avait tué son époux et les membres de sa famille : elle était certaine d'être leur prochaine cible, et était partie loin, sans réfléchir.

Céleste ne sut comment réagir. L'Orient lui inspirait des fantômes obscurs, mais jamais elle n'aurait imaginé une telle histoire. Étonnamment, elle devint moins curieuse après cette révélation : elle estimait que Carla avait suffisamment souffert pour ne pas être assaillie de questions, et son silence s'expliquait. Elles s'en tinrent donc aux conversations littéraires : Céleste résumait les feuilletons qu'elle lisait dans le journal, tandis que Carla racontait ce qu'elle avait entendu dire des pièces d'un dandy londonien. Et le jardin de cette dernière florissait enfin : Céleste y voyait avec joie s'épanouir des choux, des fraises, des prunes, et quatre fleurs aussi inconnues que l'orchidée de sa parcelle, mais plus singulières encore avec leurs pétales rouge, bleu et jaune ; Carla aussi ignorait d'où elles provenaient.

Quoi qu'il en soit, son carré était prêt pour l'inspection annuelle, présidée par le soleil d'août. Carla put conserver sa place, ce qui rassura Céleste : chacune n'avait que l'autre à qui parler. Un jardinier fut renvoyé, l'homme rouge au chapeau de paille, qui ne parvenait plus à tenir ses mauvaises herbes. Le Roger présenta son remplaçant aux deux femmes :

— Il est pas dans sa parcelle, mais vous l'reconnaissez quand vous l'croiserez, au-delà du fait qu'il est nouveau : il s'appelle Ramesh, c'est un Hindou qui nous vient de Birmanie. Vous d'vez connaître, miss Carla ? ...

À peine eut-il parlé qu'elle avait disparu.

Céleste la retrouva dans son carré : Carla prétextait un besoin d'arrosage urgent. Néanmoins, après ça, elle se fit plus distante, méfiante, fuyante : elle refusait de se promener dans les allées, ne pénétrait dans les jardins qu'à l'aurore, ne les quittait qu'au crépuscule, et semblait avoir l'esprit ailleurs chaque fois qu'elle parlait à Céleste. Celle-ci s'inquiéta : allait-elle perdre sa seule amie, si peu de temps après qu'elle eût passé l'inspection ? Carla ne lui laissa pas le temps de ruminer : elle disparut, pour de bon cette fois, à travers les rues brûlantes de Versailles.

Céleste trouva un mot dans sa boîte aux lettres : « Ah ! chère Juliette, pourquoi es-tu si belle encore ? Horreur ! Je veux rester près de toi, et ne plus sortir de ce sinistre palais de la nuit ! Oh ! c'est ici que je veux fixer mon éternelle demeure et soustraire au joug des étoiles ennemies cette chair lasse du monde... Un dernier regard, mes yeux ! bras, une dernière étreinte ! » Ramesh ne donna plus aucun signe de vie, et fut remplacé à son tour par une jeune jardinière. Céleste entreprit de se lier avec elle, afin de combler le vide laissé par Carla. Un jour, elle remarqua, en passant devant son carré, resté sans propriétaire, que les fleurs inconnues, aux pétales rouge, bleu et jaune, n'étaient plus que deux. À côté gisait le paon, sans vie.